



HAL
open science

La lutte bretonne, laboratoire de la tradition

Aurélie Épron

► **To cite this version:**

Aurélie Épron. La lutte bretonne, laboratoire de la tradition. Hopala! La Bretagne au monde, 2008, 29, pp.13-19. halshs-00341467

HAL Id: halshs-00341467

<https://shs.hal.science/halshs-00341467v1>

Submitted on 2 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La lutte bretonne, laboratoire de la tradition

Aurélié Épron

Aurélié Épron, docteur en STAPS, est enseignante à l'Université Rennes 2 et au département Sciences du sport et éducation physique de l'antenne de Bretagne de l'ENS Cachan. Elle mène des recherches dans le domaine des jeux et sports de tradition et a récemment soutenu une thèse intitulée *Histoire du gouren (19^e-20^e siècles) : l'invention de la lutte bretonne*.

« Krogit ! »

Des ouvrages édités ces dernières années proposent de riches panoramas descriptifs des jeux populaires et de tradition pratiqués en Bretagne d'hier à aujourd'hui. Mais cette ludodiversité, qui trouve peu d'écho auprès des chercheurs et universitaires, y est rarement abordée au regard des créations et inventions de rites, pratiques et symboles qui participent à la pérennité de ces jeux. En effet, la littérature place leur singularité et leur *bretonnité*¹ dans leurs spécificités de *pays* et leurs historicités, un passé ancestral souvent largement idéalisé voir mythique. Nous avons donc choisi de questionner ces jeux et sports traditionnels en s'intéressant à la manière dont les Bretons se les sont appropriés et les font vivre. Puisque ces pratiques culturelles sont aussi hétérogènes dans leurs formes que dans leurs héritages nous centrerons notre analyse sur l'une d'entre elles : la lutte bretonne ou *gouren*.

Chaque société, chaque peuple possède, dit-on, ses propres modalités d'affrontement au corps à corps, marquées par les cultures qui les transmettent de génération en génération. Élément de la mosaïque bretonne, le *gouren*, dont les origines sont attestées dès le Moyen Âge, connaît aujourd'hui un regain d'intérêt. Autrefois associée aux fêtes et pardons, la pratique est aujourd'hui un sport à part entière ; c'est-à-dire une pratique institutionnalisée, codifiée et compétitive.

Depuis la première fédération, la Fédération des Amis des Luttons et Sports Athlétiques Bretons ou FALSAB créée en 1930, les acteurs des luttons bretonnes affirment une volonté de concilier tradition et modernité, représentations, imaginaires et réalités pour perpétuer la pratique. Désormais gérée par la Fédération de Gouren, la lutte bretonne, essentiellement localisée à l'échelle de la région administrative, se pratique également sur d'autres territoires : qu'ils soient dits historiques comme en Loire-Atlantique, diasporiques, en région parisienne, ou celtisants (Championnat d'Europe des luttons celtiques).

Cependant, entre le jeu et la lutte devenue sportive au 20^e siècle, il n'y a pas qu'une simple filiation technique, mais plutôt une histoire faite de discontinuités et de ruptures propres à transformer le jeu en un autre visiblement identique mais différent dans ses déterminants sociaux et ses significations. C'est seulement en apparence que le *gouren* semble inchangé, immobile, vestige d'un autre temps dont l'authenticité confine à l'anachronisme troublant. Dans la pratique, comme dans la vie sociale, un ensemble d'éléments : rites, tenues, organisations, sociabilités, etc., se sont transformés et participent à la construction du *gouren* en un lieu de mémoire qui n'est pas seulement « *ce dont on se souvient, mais là où la mémoire travaille ; non la tradition elle-même, mais son laboratoire* »².

Des rituels renouvelés et inventés à l'expression de nouvelles formes de sociabilités

Contrairement aux sports modernes, la lutte bretonne est inscrite dans la longue durée des sociétés dites traditionnelles. Même si une généalogie « immémoriale » du *gouren* régulièrement réactivée au 20^e siècle peut être très largement considérée comme recomposée, cet enracinement mobilise de manière dynamique et convaincante les acteurs qui font ainsi entrer en jeu différents artifices ancestraux de « la » tradition telle que ceux-ci se la représentent, l'idéalisent ou l'exploitent afin de légitimer leurs actions.

Le rituel du serment est certainement un des exemples les plus concrets de cette tendance. Ce serment de loyauté prêté par les lutteurs avant chaque compétition est aujourd'hui érigé comme un symbole ancestral. Pourtant, institué en 1930, il a succédé aux formules de défis et aux accolades, propres à chaque *pays* breton, qui scellaient les combats de nos aïeux. Ce cérémonial moderne standardisé qui consiste à embrasser et serrer la main de son partenaire après la prononciation du serment en breton puis en français, renforce, par le devoir de respect, l'héritage. Mais cette éthique, inspirée d'olympisme, s'érige en un rituel qui en s'instaurant comme une obligation perd sa spontanéité ancestrale. Par contre, l'accolade ou la tape que le vainqueur d'un combat donne sur l'épaule de son émule, à la fin des ébats, sont d'autres signes que les témoignages anciens décrivent et que certains acteurs actuels prolongent. Ces manières d'être et d'agir, malgré des historicités différentes, participent à pérenniser l'*esprit gouren* dressant ainsi les jalons d'une culture partagée.

Par ailleurs, le *gouren* moderne peut classiquement s'observer sous deux focales : une forme sportive aboutie se déroulant l'hiver en salle et sur tapis depuis 1930, et une modalité estivale, sur sciure, lors de fêtes au cours desquelles s'organisent régulièrement depuis les années 1960 des tournois dits *mod khoz* (à l'ancienne). Les protagonistes s'y défient à l'image de leurs ancêtres tout en intégrant des aménagements contemporains. Pour ces tournois, avant la mise en jeu des corps, un lutteur s'empare du trophée et effectue le tour de la lice. Un autre protagoniste doit alors relever le défi par une tape sur l'épaule de son émule avant que celui-ci ne réalise trois tours (gain du combat sans combattre). Les challenges perdurent jusqu'à ce qu'un *gourenier* remporte trois combats de suite ou bien lorsqu'il n'y a plus de lutteur n'ayant pas déjà goûté la sciure. Le vainqueur porte la dernière estocade lorsque par tradition il effectue son tour d'honneur avec le *maout* (bélial) sur les épaules. Ce moment constitue alors la quintessence d'une métaphore de l'héritage et fixe l'activité comme authentique.

Autre forme de reconstruction, les lutteurs portent le *bragoù* et la *roched*, présentés par certains acteurs comme des réminiscences de la tenue du paysan breton des 18^e-19^e siècles, mais standardisés et adaptés aux exigences et à l'équité des rencontres sportives. Reprenant les couleurs du *Gwen Ha Du*, le *bragoù* est noir et la *roched* blanche-écru, ces vêtements sportifs masculins sont aussi reçus comme symboles du gommage de l'être social, devenu paradoxalement neutralité ou in-distinction de genre et de classes sociales.

Ainsi, le corps « sportif » des *gourenierien* devient le conservatoire des transformations d'une tradition de lutte qui, confrontée aux exigences de la modernité, renouvelle les ancrages identitaires de sa mémoire, que le *gouren* adapté : *babigouren*, *gouren* féminin, scolaire, etc., vient à son tour percuter et questionner aujourd'hui.

Le processus de sportivisation de la lutte bretonne a pu jouer et joue toujours de différentes manières, notamment comme structure ou matrice du changement mais également comme révélateur des processus à l'œuvre dans la construction de la mémoire et des identités bretonnes. Il a d'abord joué un grand rôle dans la transformation de la pratique, à plusieurs niveaux, en intervenant non seulement comme outil essentiel dans la transformation, en profondeur, des gestes et de leur sens mais plus encore, en constituant, à long terme, l'instrument problématique de ce que nous pourrions appeler une « perpétuation-perversion » du jeu. Celle-ci continue de mobiliser les acteurs, de manière polémique, autour de la définition du « *gouren légitime* ». La naissance de ce « sport-traditionnel » est envisagée comme une réponse au déclin des formes traditionnelles du jeu, prises dans le maelström de la construction, nationale d'abord, puis de plus en plus globale, d'une culture de masse s'incarnant dans la pratique et le spectacle sportifs devenus dominants au 20^e siècle et, de manière plus évidente encore, au 21^e siècle.

De fait, une dialectique apparaît de manière évidente au cœur du 20^e siècle, qui prolonge ses effets dans notre présent : entre perpétuation et renouvellement, mais toujours

autour d'un processus dynamique. C'est dans ce sens que se dégage une forme de pérennité de la pratique, qui traduit une adaptation au monde qui l'entoure. En dernier lieu, la situation actuelle montre aussi de quelle manière la pratique sportivée demeure porteuse de promesses et de possibles, notamment parce que, ainsi configurée, elle renforce son enracinement dans l'espace breton contemporain tout en s'ouvrant à d'autres publics. Ce processus semble instaurer un entre deux, comme une interface où le territoire du jeu innove en créant les conditions d'un métissage inédit dans sa capacité à mobiliser de nouveaux publics : entre pratique sportive moderne et ludo-motricité rassembleuse (hommes, femmes, jeunes, enfants) permettant de s'affirmer davantage à travers un ensemble commun de représentations.

Le gouren : une lutte bretonne ?

Ce n'est pas par un processus mécanique ou organique que sont renouvelés les traditions et leurs ancrages mais c'est au contraire le gouren et ses adeptes qui ont construit et d'une certaine manière (ré)inventé la pratique telle que nous la connaissons aujourd'hui. Certes pas *ex nihilo*, bien entendu, mais en s'appuyant sur des réalités avérées et, parfois, en jouant sur les marges plus floues de la mémoire. Ce mouvement « mémoriel », analogue à beaucoup d'autres depuis le 19^e siècle en Europe, en donnant un sens en quelque sorte à ces réalités, à la personnalité culturelle bretonne, fait exister le gouren et lui donne une signification qui va bien au-delà de la simple pratique de village.

Depuis le 19^e siècle, « la fin des terroirs » et la construction des États-nations, l'émergence et le développement de cultures de masse, la standardisation et la mondialisation des économies conduisent souvent à recourir à des théorisations globales en gommant de possibles identités locales rejetées dans les replis d'une histoire révolue. Tout se passe comme si la culture n'existait plus au pluriel, comme si le microcosme social avait perdu son identité en devenant un simple satellite d'une entité abstraite : la nation, l'Europe, le monde. Dans ce sens, l'ouverture sur le monde et la visibilité du gouren sont prolongées et accentuées par internet qui peut à son tour devenir un « portail » vers d'autres formes de revendications ; le local s'exprime à la face du monde.

Si la langue française a participé à la construction de l'identité française au détriment des parlers locaux et donc des identités locales, les pratiques sportives pourraient bien participer à la structuration de l'homme moderne, universel, mondial au détriment de l'homme local et provincial des jeux traditionnels ; une acculturation sportive mondiale dénoncée par différents auteurs et pour des motifs différents de Pierre Arnaud et Gilles Broyer³ à Jean-Marie Brohm⁴.

Et pourtant, comme en témoigne l'histoire du gouren, il existe des spécificités socioculturelles. Même si des processus généraux peuvent certainement être objectivés, la « nationalisation » des masses et l'acculturation « corporelle » de la France ou mieux, du corps social, par les pratiques physiques et sportives ne se sont pas produites de manière homogène, et aujourd'hui encore les histoires locales – Corse, Pays Basque, Occitanie, etc. – peuvent être explicatives d'une relative pluralité de visages que revêtent les pratiques d'exercice corporel et les processus sociaux auxquels elles sont susceptibles de renvoyer. Si l'effacement progressif des différences locales selon des processus à la fois généraux et particuliers ne peut être nié, les histoires singulières peuvent conduire à repérer une relative permanence des identités locales ne serait-ce qu'à travers des lieux de mémoire.

Plus semble se développer une mondialisation des économies et des cultures, plus s'affirment des revendications ; tout se passe comme si « l'imposition » d'un cas général de raison nationale et mondiale conduisait à produire des appropriations plurielles, voire d'éventuels rejets. Les « *tribus* »⁵ refuseraient de voir leurs propriétés spécifiques, leurs traits identitaires se dissoudre par absorption dans la généralité. La revendication identitaire

objective une lutte contre l'anonymat et la demande d'un droit à la différence. Se traduisant par une dénonciation de l'anonymat, si cette quête peut traverser tous les secteurs économiques et sociaux et se décoder à différents niveaux, elle vise essentiellement une revalorisation du local, de l'infra-local, voire de l'agent social tout simplement.

Si le gouren paraît se définir tout d'abord, et c'est une évidence, à travers les caractéristiques d'un territoire, cette forme de lutte s'enracine dans l'histoire locale et se nourrit dans les us et coutumes. Tout comme le recours à l'identitaire et à la mémoire peut être la conséquence obligée d'une logique qui le pénètre et le dépasse parfois, cette identité se construit aussi grâce aux pouvoirs locaux, ou se reconstruit « artificiellement » pour constituer une « vitrine » locale, c'est-à-dire en remaniant symboliquement l'histoire et donc le sens social des éléments locaux.

Dans cette quête de reconnaissance, l'invention de tradition apparaît comme une dynamique de renouvellement. Mais ce processus peut aussi contribuer à fixer des traditions dans un immobilisme alors même qu'il faut envisager leur renouvellement fécond pour pérenniser l'activité. L'identité du *gouren* rénovée « par le sport » n'est pas immuable : elle peut s'affaiblir, disparaître si l'une des caractéristiques vient à manquer ou si ses spécificités deviennent trop générales. On pense notamment à ses rites, ses symboles ou aux cadres de la pratique estivale. D'autant qu'aujourd'hui, le monde qui nous entoure se transforme rapidement (du moins en apparence, dans de nombreux cas) ; on n'a pas le temps de s'adapter à une mode qu'elle est déjà surannée. Un autre enjeu d'importance existe : comment faire pour ne pas tomber dans la folklorisation de la tradition et l'exotisme qu'introduit la distance culturelle ?

« *Lamm !* »⁶

Tirailé « entre-deux », le gouren, comme d'autres ludodiversités arrivées jusqu'à nous, se transmet, se transforme, se renouvelle. Le rôle des *gourenierien* est décisif dans cette position ambiguë : légitimer la lutte tant comme une pratique sportive que comme un conservatoire moteur de la création culturelle. Si certaines caractéristiques évoluent, ce n'est pas pour autant qu'elles ne traduisent pas la permanence d'une expression communautaire : le jeu n'est pas simplement reflet d'une culture et de ses valeurs mais il en est aussi le producteur. La pratique montre donc qu'à la dichotomie classique tradition-modernité se substitue un espace source d'une possible articulation des valeurs. Dans ce processus de compromis, le gouren s'inscrit à la croisée d'événements modernes et de faits ritualisés, dans lesquels l'identité est continuellement en jeu.

Si certains éléments de la pratique se perdent, c'est sans doute parce qu'ils ont cessé d'accomplir les fonctions pour lesquelles ils furent créés et prenaient sens dans les cadres sociaux et historiques qui les ont produits.

Ce n'est pas le cas de certains jeux et sports traditionnels, comme le montre l'histoire du *gouren*, qui continuent à accomplir une fonction, dans la mesure où leurs adaptations ont été rendues possibles. Ils n'ont jamais été uniquement des divertissements. Ils ont également rempli des fonctions éducatives, de transmission de la culture et de valeurs, de socialisation auprès des membres d'une communauté, des fonctions de développements physiques, techniques et culturels. Cependant, certains y verront un pervertissement des jeux entraînés vers une morale sportive généralement estimée comme dévoyée.

Jeux et sports traditionnels doivent trouver leur espace vital de conservation et non de préservation. La conservation serait l'alternative proposée par ceux qui considèrent les jeux traditionnels comme des objets culturels de valeur, dans la mesure où ils continuent à accomplir une fonction dans la société actuelle, tandis que la préservation serait une alternative considérant les jeux traditionnels comme produits culturels dans leur finitude, c'est-à-dire fermés à toutes transformations, anachroniques, des objets qui devraient être

observés seulement à distance de leurs environnements culturels, comme n'importe quel spécimen de musée ou objet touristique. Certes des jeux et des sports, malgré leur perte de visibilité sociale et de fonctionnalité, se maintiennent dans la mémoire de la communauté par le moyen des exhibitions à caractère folklorique. Il y a là une manière de régir et maintenir l'héritage culturel. Mais cette fossilisation se place en contradiction avec la dialectique – continuité/adaptation – caractéristique d'une pratique vivante de la culture des jeux, en contradiction avec la tradition.

« *L'enjeu dès lors n'est plus simplement de séduire les jeunes publics par les aspects techniques des jeux ou leurs traits insolites, mais d'entreprendre une action en profondeur qui implique une responsabilité plus claire sur les attentes concernant la relance d'un processus de socialisation global (...).* »⁷

Actuellement, la pratique des jeux et des sports traditionnels cohabite avec celle des sports de masse, des sports d'aventure ou avec les nouvelles modes des dernières tendances de la motricité sportive. Ignorer cette réalité serait une erreur, aussi bien que de prétendre justifier la promotion des jeux en se fondant seulement sur l'adoption d'une attitude véhémement et romantique. La justification de leur pratique reste liée au fait qu'ils offrent des réponses originales aux attentes ludiques de populations en quête de délasserment, de détente ou de divertissements collectifs dans un cadre de pratique qui conserve un sens profond pour ceux qui s'y engagent. C'est alors résoudre un problème qui en dernier ressort concerne des choix idéologiques.

Pour en savoir plus

Epron A., *Histoire du gouren : l'invention de la lutte bretonne*, Thèse en STAPS, UEB Rennes 2, 2008.

Gourmelen L., Bourdonnay J.-D., *Gouren, lutte et défis d'un sport breton*, Evreux, Coop Breizh, 2005.

Jaouen G., *Les luttes celtiques de Bretagne et du Cornwall*. Saint-Thonan, Editions Confédération FALSAB. 2005.

Kerdraon M.Y., *Gouren. Tradition de lutte en Bretagne*. Morlaix, Skol Vreizh, 2004.

¹ Simon P.-J., « Réflexions sur la bretonnité. », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome III, n°4, 2004, pp. 141-149.

² Nora P., *Les Lieux de la mémoire - La République*, tome I, Paris, Gallimard, 1984, p.X.

³ Arnaud P., Broyer G. (dir.), *La psychopédagogie des activités physiques et sportives*, Toulouse, Privat, 1985.

⁴ Brohm J.-M., *La tyrannie sportive. Théorie critique d'un opium du peuple*, Paris, Editions Beauchesne, 2006.

⁵ Maffesoli M., *Le temps des tribus*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1988.

⁶ Le *lamm*, ou chute simultanée sur les deux omoplates, est le tombé vainqueur en gouren, c'est-à-dire mettant fin au combat.

⁷ Barreau J.-J., « Jeux traditionnels, éthique sportive et idéologies du marché », dans Barreau J.-J., Jaouen G. (dir.), *Les jeux traditionnels en Europe. Education, culture et société au XXI^e siècle*, Lesneven, FALSAB, 2001, p.16.